

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma

Herausgeber: Mediafilm

Band: - (2003)

Heft: 15

Artikel: Noir, c'est noir

Autor: Garson, Charlotte

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931089>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.01.2026

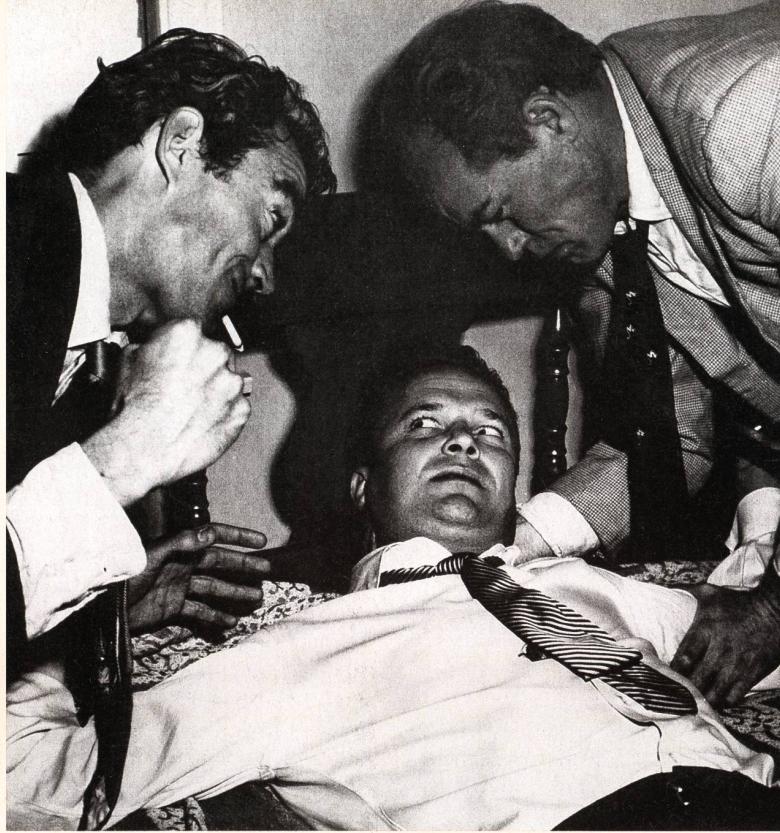
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Noir, c'est noir

Le ciné-club de l'Université de Genève nous plonge dans la période la plus classique d'un genre envoûtant qui continue de nourrir Hollywood : le film noir. Par Charlotte Garson

Souvent qualifié de pure invention critique a posteriori, le film noir est bel et bien un genre pourvu d'une cohérence visuelle et de structures narratives propres, comme le démontre cette programmation idéale pour réviser nos classiques. Difficile de sélectionner, parmi les huit films que l'on pourra (re)voir ce mois-ci, les incontournables, car tous méritent ce qualificatif à des titres différents. Les détectives, qui en sont souvent les héros, ou plutôt les antihéros, nous introduisent dans l'action par le biais d'une voix off, celle, cynique, du mort flottant dans une piscine (« Boulevard du crépuscule / Sunset Boulevard ») ou celle, plus neutre, du privé macho qui fonce dans sa voiture décapotable vers une fin apocalyptique (« En quatrième vitesse / Kiss Me Deadly »).

Véritables bijoux réalisés par les plus grands, de Wilder à Welles, ces films, extrêmement travaillés dans leurs cadrages et leurs contrastes, n'ont pas seulement en commun le traitement de la lumière ou l'utilisation des bas-fonds urbains : l'humour, elle aussi, y est des plus sombres. On meurt, on tue et on défigure à tour de bras, par exemple dans « Règlement de comptes » de Fritz Lang, dont le titre original, « The Big Heat », conservait toute leur chaleur aux séquences sadiquement jubilatoires de jets de café brûlant et de vitriol ! Au passage, on s'aperçoit que les légendaires « femmes fatales » sont souvent criminelles malgré elles... Difficile d'en vouloir à ces personnages profondément corrompus, puisqu'à travers eux, c'est la société tout entière qui est dénoncée. En cela, le genre s'inscrit en faux contre l'hypocrisie d'une Amérique d'après-guerre qui, tout en prétendant reconstruire un avenir radieux,



« En quatrième vitesse » de Robert Aldrich

fourbissait ses armes pour la chasse aux sorcières. Est-ce un hasard si le genre, parvenu à son âge d'or dans les années 50, s'est renouvelé grâce à Robert Altman, Roman Polanski ou Arthur Penn au début des années 70, juste après le scandale du Watergate ?

« Cycle série noire ». Ciné-club de l'Université de Genève, auditorium Ardit-Wilsdorf. Les lundis 10, 17, 24 et 31 mars à 19 h et 21 h. Renseignements : 022 705 77 05 ou activites-culturelles.unige.ch.

Monteiro, diable d'homme

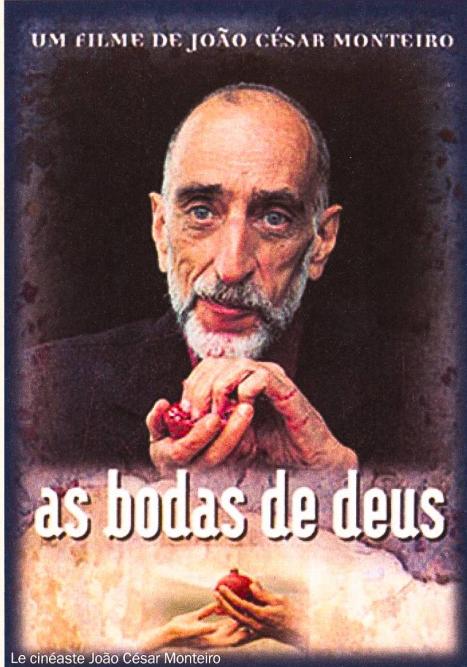
L'immense cinéaste portugais João César Monteiro, qui vient de mourir à 64 ans, est l'auteur d'une œuvre sulfureuse et poétique qui reste à découvrir. Par Laurent Asséo

Dieidément les temps sont durs pour les grands cinéastes. Après Pialat, c'est au tour du génial João César Monteiro de se défilter. Rongé par un cancer, le Nosferatu burlesque du cinéma moderne nous quitte en laissant une œuvre composée de huit longs métrages.

Né en 1939 à Figueira da Foz au Portugal, Monteiro a étudié le cinéma à Londres, puis fut assistant et critique avant de réaliser quelques courts métrages. En interview, il donnait l'impression d'avoir avant tout été une sorte de dandy vagabond et érudit, un esthète drolatique et un cinéphile exigeant illuminé par la découverte de la Nouvelle Vague et du nouveau cinéma portugais. Cet épiciurien désespéré réalise d'abord trois films, connus d'un

son nez prononcé et ses yeux exorbités. On retrouvera ce vieux solitaire érotomane en marchand de glace dragueur de jeunes filles, dans le génial « La comédie de Dieu » (« A Comédia de Deus », 1996), le très étrange et déroutant « Bassin de John Wayne » (1997), « Les noces de Dieu » (« As Bodas de Deus », 1999) et dans son dernier opus « Va-et-vient ». Cinéaste parfois radical, Monteiro avait aussi réalisé « Blanche Neige » (2002), qui donnait à entendre un texte de Robert Walser sur un écran presque totalement noir.

Il est difficile de résumer l'œuvre mal connue de Monteiro. Ses films concilient la plus grande rigueur cinématographique et une fantaisie poétique, chorégraphique, surréaliste, subtile, débridée. Dans de majestueux plans fixes, il réalise un doux et subversif mélange d'élegance burlesque, de fantastique quotidien et d'érotisme cérémoniel proche de celui de Georges Bataille. Ce génie portugais était à la fois le grand ordonnateur d'un univers divinement sublime et l'entomologiste ironique des petites perversions et misères humaines.



Le cinéaste João César Monteiro

cercle très restreint de spectateurs : « Chemins de travers » (« Veredas », 1978), l'extraordinaire « Silvestre » (1981), conte médiéval au style à la fois baroque et réaliste, décoratif et dépouillé, et un mélodrame, « Fleurs de mer » (« À Flor do Mar », 1986).

Vieux solitaire érotomane

C'est la sortie, en 1991, de « Souvenirs de la maison jaune » (« Recordações da Casa Amarela ») qui provoque l'onde de choc chez les cinéphiles européens. Dans cette merveille, Monteiro invente le personnage de Jean de Dieu, auquel il prête son corps décharné, sa voix chantante,